



Académie d'Éducation et d'Études Sociales

Remise du Prix de l'AES 2025 à Aziliz Le Corre

L'enfant est l'avenir de l'homme

Jeudi 2 octobre 2025

Texte de la *Laudatio*

Marie-Joëlle Guillaume, présidente de l'AES

Chers confrères et amis,

Mesdames et Messieurs,

Quelques mots, si vous le permettez, avant d'en venir à la *Laudatio*. Je tiens en effet à vous remercier tous très chaleureusement pour votre présence à cette remise du Prix de l'AES 2025.

Aux côtés des membres de notre Académie, correspondants et invités habituels, je salue la présence de M. Stéphane Barsacq, éditeur chez Albin Michel de l'ouvrage d'Aziliz Le Corre, de journalistes - confrères de notre lauréate ! -, ainsi que de vos proches, chère Madame, avec une mention particulière pour votre mari et vos enfants ici présents, la petite dernière, nouveau-née, ayant même droit déjà, elle aussi, aux sorties mondaines... Cette concrétisation charmante du thème de votre ouvrage donne à notre cérémonie une touche d'espérance très bienvenue.

*

Madame et chère lauréate, chère Aziliz Le Corre,

Notre Jury a été intrigué et mis en appétit dès le titre de votre livre, *L'Enfant est l'avenir de l'homme*. Par-delà le clin d'œil au vers d'Aragon et à la chanson de Jean Ferrat (« La femme est l'avenir de l'homme »), cet emploi crânement non "genré" du

mot homme laissait entrevoir à la fois une réflexion en profondeur sur l'avenir de la civilisation et une liberté d'esprit roborative !

Nous n'avons pas été déçus.

Sur un sujet gangrené par l'idéologie - à savoir la maternité, et plus largement l'engendrement, dans un monde qui ne croit plus à l'avenir et refuse farouchement le dépassement de soi -, vous vous avancez avec finesse, sans animosité, en développant une analyse critique fondée sur l'intelligence du cœur. Les références mythologiques, philosophiques et littéraires qui émaillent votre propos le soutiennent sans l'alourdir, et le Jury a apprécié la façon subtile dont est assumé votre ancrage chrétien à travers le choix pertinent de nombreuses références bibliques.

Un mot sur votre personne, si vous le voulez bien, avant d'entrer dans le vif du sujet. Aziliz Le Corre, vous êtes journaliste, diplômée de philosophie, mariée et mère, non plus de deux enfants comme à la sortie du livre, mais de trois. Depuis un an, on peut ajouter que vous êtes essayiste - l'essai auquel l'AES décerne son Prix 2025 est votre premier ouvrage. Vous avez travaillé au *Figaro*, et vous êtes maintenant rédactrice-en-chef des pages « Idées / Débats » du *Journal du dimanche*. Peut-être est-ce l'alliance de votre formation philosophique et des habitudes d'expression très directes du journalisme qui explique votre art de persuader ? En lisant votre livre, en tout cas - notamment le chapitre de votre enquête sur les « No Kids » -, je pensais au précepte de saint Thomas d'Aquin pour une bonne dialectique : « Donner à l'objection toutes ses chances avant de la réfuter ». C'est élégant, c'est aussi très efficace humainement, car en accompagnant au lieu d'attaquer, on évite de tomber dans le piège de l'idéologie qui dresse les uns contre les autres.

La mythologie est révélatrice des profondeurs de l'humain. C'est pourquoi l'image de Saturne, *alias* Cronos, dévorant ses enfants en ouverture de votre livre donne d'emblée à vos lecteurs la mesure d'une obscurité tragique : celle où s'enfonce le mouvement GINKS, tandis que les taux de natalité s'effondrent dans l'Europe des 27 et que le taux actuel de fécondité de la France, 1,68, raye d'un trait de plume la fécondité des Trente Glorieuses et ses quelques beaux restes aux décennies suivantes...

Mais c'est votre premier grand chapitre, avec son insistance sur la beauté, qui donne le ton de votre réflexion, où dominent l'amour et l'espérance. Parmi les fondamentaux de la condition humaine, dont le rappel constitue finalement le vrai sujet de votre livre, il y a ce besoin de beauté dont l'*oikophilie* - l'amour du foyer et du patrimoine familial - est la première et sans doute la plus profonde manifestation. Cette

oikophilie, vous l'évoquez en détail au début de votre ouvrage comme pour fonder celui-ci sur le roc, et vous y revenez à la fin comme Ulysse retrouvant Pénélope à Ithaque. L'*oikophilie* traduit en effet ce mystère de notre incarnation qui pousse l'homme à grandir en famille en étant ancré quelque part, et tant mieux si le cadre est beau : les paysages de votre Bretagne, par exemple, les souvenirs gardés dans une maison qu'on aime, avec son réseau de liens où le *Je* et le *Tu* entrent en relation au fil des âges. Rappel qui prend toute sa densité à l'heure où nos campagnes sont aujourd'hui dévorées par les hangars de la consommation.

Face à ce besoin fondamental d'ancrage et de transmission, l'enquête sérieuse, précise et bienveillante que vous avez menée auprès des *No Kids* et autres *Childfree* fait ressortir le décrochage humain et social qu'entraîne cette posture. Vous levez calmement des masques pourtant bien appliqués. Ainsi en va-t-il des divers aspects de l'argument écologique. Les habitudes de ceux qui prêchent en ce sens ne sont écologiques que dans deux domaines, expliquez-vous : les transports (vélo, marche, covoiturage et transports en commun) et les achats d'occasion. Mais pas en ce qui concerne les pratiques numériques énergivores, les voyages en avion, etc. !

D'autre part, si 42% des femmes de moins de 35 ans déclarent que la crise climatique pèse sur leur désir d'enfant, vous percevez vite que l'argument écologique habille souvent le refus plus profond de devenir père ou mère. Et vous argumentez : en vérité, l'impact écologique de la démographie n'est pas indifférencié, il dépend essentiellement des modes de vie choisis. Ensuite, si nous étions moins nombreux sur terre... ne serions-nous pas tentés de consommer davantage ? Tout donne à penser que « les populations consomment autant qu'elles le peuvent en fonction des ressources disponibles » ! En vérité, l'argument écologique qui entraîne à refuser l'enfant permet surtout de « différer la remise en question de notre culture consumériste ». Sans que ses tenants paraissent entrevoir l'illogisme de cette attitude et son potentiel mortifère. Car enfin, je vous cite, « A quoi bon protéger la planète si on ne veut plus l'habiter ? ».

Les analyses que vous consacrez ensuite à Malthus, ses successeurs et ses divers avatars ont d'autant mieux retenu l'attention de notre Jury que l'AES s'est largement penchée sur cette question dans ses travaux de l'année académique 2023-2024, dont les Annales ont paru en janvier dernier sous le titre : *Transmettre la vie - Enjeux démographiques, anthropologiques et sociaux*. Vos analyses de situation à l'échelle internationale, avec en particulier l'exemple chinois et la politique de l'enfant unique et ses conséquences ; vos réflexions sur l'évolution du capitalisme, qui fait de la

vie elle-même et de ses ressources l'objet du politique, rejoignent en profondeur le sens de nos travaux. L'écueil, vous l'expliquez, est de confondre *Bios* et *Zoè*, alors que si ces deux mots grecs désignent tous deux la vie, quand il s'agit de l'être humain la part animale s'arrête à *Zoè*, alors que *Bios* intègre sa dimension spirituelle. Les Anciens, Aristote en tête, donnaient comme but au politique de favoriser *la vie bonne*. Or aujourd'hui l'on ne traite pas des citoyens, mais de simples vivants - une masse ; c'est le corps, individuel et collectif, qui est l'objet de la biopolitique. *Versus* Hannah Arendt ou Bernanos, que vous citez. Les hommes sont superflus pour les régimes totalitaires. Mais Bernanos dans *La liberté, pour quoi faire ?* les rend à leur dignité : « L'avenir est quelque chose qui se surmonte. On ne subit pas l'avenir, on le fait ».

C'est alors que vous prenez à bras-le-corps, pour la première fois, car il y en aura d'autres au cours du livre, le fait et la valeur de la maternité. D'abord en réponse à l'acharnement négatif. Non, la maternité n'est pas une aliénation, et « tous les tabous ne sont pas bons à briser, certains structurent même notre société », répondez-vous à ceux qui partent à l'assaut de la maternité comme d'une chose trop aisément jugée naturelle. Refus d'engendrer, expression publique du regret d'être mère (au nom du refus du don de soi et du sacrifice, que l'on réduit à la douleur), violence du déni du féminin à la façon de Simone de Beauvoir menant une guerre obsessionnelle à l'allaitement... Vous évoquez les deux vagues successives du féminisme, la troisième étant celle de l'idéologie du genre, qui d'une certaine façon nie les deux premières. Quant à certaines revendications d'égalité, vous remarquez que « les féministes préfèrent des femmes soumises au marché plutôt qu'à leur époux », en un écho moderne à Chesterton qui écrivait déjà : « Le féminisme pense que les femmes sont libres lorsqu'elles servent leurs employeurs mais esclaves lorsqu'elles aident leurs maris ».

En réponse au déferlement de négativité, et comme d'autres jeunes auteurs ou consoeurs que vous citez, Marianne Durano, Eugénie Bastié... vous manifestez votre émerveillement devant la force d'évidence de la vie d'un nouveau-né, l'abandon total du nourrisson qui dort, le bouleversement qu'il suscite en nous parce qu'il nous fait entrer dans le mystère de l'amour absolu. Comme plusieurs fois au cours de votre livre, un épisode de contemplation projette votre lecteur à la bonne hauteur spirituelle, celle qui va lui permettre de prendre ses distances avec la « vie liquide » décrite par Sygmunt Bauman, où nous patageons allègrement. Vous rejoignez ici des considérations bien connues sur les ressorts profonds de la consommation de masse :

illusion du plein par la possession, narcissisme, destruction de la frontière entre sphère publique et privée, disparition des vraies relations humaines, en particulier sexuelles où la consommation de pornographie achève de tuer l'altérité, tandis que l'on assiste à l'effacement progressif des rôles dictés par la loi naturelle.

Mais ce sont vos belles réflexions conjointes sur la paternité et la maternité qui ont surtout retenu l'attention du Jury. Il est significatif que dans la ligne de la « matrice chrétienne » - qui s'efface, comme l'a montré Jérôme Fourquet, mais qui nous a bel et bien modelés - vous donniez au père toute sa place aux côtés de son épouse. Car la maternité n'est pas un fruit jalousement gardé mais offert. « Etre femme, c'est avoir la capacité d'engendrer dans son propre corps, quand l'homme engendre dans le corps d'autrui », écrivez-vous. Privilège insigne ! Mais le père, qui devient père en donnant son nom à l'enfant sur les registres de naissance - c'est son privilège à lui, dont on voudrait le priver - est « cette main protectrice qui pousse l'enfant vers son autonomie et son indépendance ». Sa protection n'est pas la même que celle de la mère qui porte son enfant pendant neuf mois. Mais l'une ne va pas sans l'autre et vous le montrez bien.

Nous avons été sensibles à la puissance et à la délicatesse avec laquelle vous évoquez longuement la grossesse, « mystère de l'incarnation » dont vous ne masquez pas les ombres mais faites rayonner la lumière avec des mots justes, concrets, entraînants. On n'en mesure que mieux la folie des dérives scientifiques fondées sur une pulsion de mort, en vérité antérieure à toute civilisation. L'humanité doit être sauvegardée, mais en devenant père et mère ! - plaidez-vous. « Une écologie humaine n'oppose pas l'homme à la nature ».

L'engendrement est une belle promesse, une promesse de don que les empiètements de l'Etat-Providence battent en brèche mais n'égaleront jamais. Il ne faut donc pas avoir peur de donner la vie, même si la qualité de parent ne s'acquiert et ne s'approfondit qu'avec une longue patience, sur un chemin parfois semé de plus d'embûches que de roses. Car il s'agit de faire grandir une liberté toute neuve. « On ne naît pas parent, on le devient », expliquez-vous. Avec de belles considérations sur le besoin de limites : au rebours des excès de « l'éducation positive », « la frustration est une liberté » ; mais aussi sur les sollicitations du visage de l'autre. Comme le Visage chez Levinas, la maternité consacre la primauté d'autrui. Avec les risques de toute liberté qui n'est pas la nôtre. Vous citez la parabole du Fils prodigue et la tendresse du Père qui affleure d'autant mieux dans le tableau de Rembrandt qu'il eut l'idée de lui

peindre une main masculine et l'autre féminine. « Mon enfant m'échappe. Il échappe même à Dieu, qui a fait de nous des êtres libres », dites-vous. Nous sommes vulnérables en ceux que nous aimons. Ainsi Marie au pied de la Croix.

Vulnérables sont aussi les couples pour lesquels « l'enfant ne vient pas ». Les passages de votre livre qui abordent cette question sont parmi les plus lumineux. D'abord par la compréhension fraternelle qui s'en dégage : « Plus encore que l'absence de la chair de ma chair, c'est le trop-plein d'amour qu'on ne sait où déverser qui rend malheureux ». Ensuite par les merveilleuses perspectives d'ouverture à l'autre qui se dessinent dans l'évocation de la « maternité spirituelle ». Celle-ci pouvant aller, pour une femme croyante, jusqu'à une oblation d'éternité, que vous suggère la phrase de Sœur Thérèse-Bénédict de la Croix, alias Edith Stein : « Eveiller des enfants pour le Ciel, c'est la maternité authentique ».

Cette vision de la femme comme éducatrice et civilisatrice, résolument du côté de l'être, rejoint à merveille la phrase du saint Pape Jean-Paul II sur les femmes « sentinelles de l'invisible ». Or l'invisible, c'est d'abord l'amour. Du rabougrissement humain de Sodome judicieusement mis en scène par Giraudoux à la contemplation suprême de saint Jean de la Croix, de l'*Eros* à l'*Agapè*, vous montrez que l'émerveillement amoureux appelle la vraie connaissance de soi, et que la fidélité, le sacrifice dans l'amour sont le secret de l'accomplissement. L'enfant consolide les liens d'amour. Notre vie prend tout son sens et sa joie dans une montée vers la charité. Et revoilà l'*oikophilie*, incarnation concrète de l'amour conjugal dans le foyer, sans laquelle la famille est vouée à se décomposer.

Vous n'oubliez pas, avant de terminer, d'évoquer les politiques familiales nécessaires et la lucidité créatrice d'un général de Gaulle face aux défis de la natalité. Mais c'est votre *Lettre à une amie* sur laquelle je souhaite conclure. Cet appel à la conscience lancé à une personne que vous aimez et qui ne veut pas d'enfant est comme un point d'orgue au réalisme vigoureux et à l'intrépidité spirituelle de tout votre ouvrage. Vous ne craignez pas de rappeler à votre correspondante « les trois modèles de femmes qui peuvent nous inspirer : nos saintes patronnes. La Vierge Marie, bien entendu, mais aussi Jeanne d'Arc et Thérèse de Lisieux » ! Vraies féministes à vos yeux, dont la fécondité spécifique nourrit toute maternité.

L'AES décerne son Prix 2025 à une jeune femme d'aujourd'hui, cultivée, attentive aux défis de son temps, qui a su avec des mots simples tracer un sillon droit. « Est-il encore possible de croire que les consciences peuvent s'élever pour

empêcher cette fuite en avant destructrice ? », demandez-vous à la fin d'un de vos chapitres. La réponse, l'épouse et la mère de famille que vous êtes la donne avec une simplicité glorieuse : « C'est à nous désormais qu'il incombe de perpétuer la civilisation de l'amour que l'Occident a érigée ».

Merci pour ce beau témoignage.